

Préface

Les rêves des hommes ne sont pas étrangers au désir de Dieu

A-T-ON SEULEMENT encore le droit de rêver ? De rêver librement, de rêver en dehors des stéréotypes que nous imposent les systèmes de pensée et les gens « raisonnables » ? Pour certains, la pandémie fut une épreuve. Une mise à l'épreuve de leurs certitudes économiques lorsque tout s'est arrêté, brusquement, sans préavis. Une mise à l'épreuve du système financier, puisque tant d'objectifs qui paraissaient atteignables se sont effondrés comme des mirages disparaissent d'un coup, sans crier gare... À cette désillusion des puissants, un autre cauchemar, moins spectaculaire car plus ordinaire, doit être ajouté. Celui de cette foule qui n'avait pas grand-chose et qui a tout perdu, celui de ces malheureux qui vivent au jour le jour et se retrouvent sans rien. De l'étudiant qui ne peut plus payer le loyer de sa chambre faute de petit boulot,

Un temps pour changer

au conducteur de rickshaw qui ne gagne plus les roupies nécessaires pour nourrir au quotidien sa famille.

Oui, la Covid, en frappant notre monde entier, y révèle le cauchemar éveillé que vivent nombre des hommes de notre temps. Beaucoup rabâchent docilement que la vie ne peut se mettre sur « pause », tout comme la Terre ne cesse de tourner : s'immobiliser, ce serait renoncer à avancer et prendre ainsi le risque de mourir. Il serait donc nécessaire de repartir au plus vite vers ce qui existait « avant ». Surtout recommencer, vite, et sans états d'âme, car il n'y a pas d'autre solution ! Comme s'il n'y avait pas d'autre solution que de participer à ce qui nous est proposé, d'appliquer des règles du jeu indiscutables et intangibles, dont plus personne ne sait qui les a rédigées, mais dont il est pourtant d'usage de s'accorder sur l'infailibilité.

Nous avons laissé aux poètes et aux chanteurs l'exotisme de nous exhorter à rêver, les cantonnant ainsi à un rôle confortable qui ne gêne pas trop le cours des choses tout en entretenant l'impression que cette voix existe.

Mais voici que, de nos jours, c'est un pape qui choisit de parler ainsi. Un pape qui appelle à rêver, non pas de petits rêves personnels et autosuffisants, mais à rêver ensemble, à rêver grand. Comme le disait le père Pierre Ceyrac, jésuite lui aussi : « Rêver des rêves impossibles, lutter contre des ennemis invincibles, chercher à atteindre les étoiles

Préface

que l'on ne peut jamais atteindre, c'est ça la vie. Toujours aller de l'avant. C'est quelque chose d'extraordinaire et, dans cette marche en avant, tâchez d'aimer toujours davantage. »

Refuser le « à quoi bon » de ceux qui ne veulent surtout rien changer par peur de perdre ce qu'ils ont acquis, sans entendre le cri des pauvres ni celui de la terre. Et si l'opportunité nous était ainsi donnée d'arrêter de nous comporter comme des fous ? Et si le temps nous était donné de réfléchir à ce monde, non pas en subissant ce qui nous est demandé de vivre, mais en choisissant la manière dont nous voulons l'habiter et y demeurer, les uns avec les autres, et non pas les uns à côté des autres ou les uns contre les autres ? N'y a-t-il pas d'autres alternatives au système actuel, épuisé et asphyxié, que l'imprécation et les totalitarismes ?

Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, en 1944, les États alliés se rendirent compte qu'il fallait réfléchir au monde qui allait se reconstruire. Il y aurait beaucoup à dire sur les décisions qui furent prises lors des accords de Bretton Woods. Le système économique qui y fut sacralisé, s'il permit bien des progrès techniques spectaculaires, institua un ordre mondial destructeur tant pour la planète que pour les plus pauvres de ses habitants. Il ne s'agit donc pas d'en souhaiter le renouvellement alors que nos pays restent encore sonnés devant le spectacle de l'effondrement de ce qui nous semblait inébranlable. Mais pour autant, comment ne pas

Un temps pour changer

aspirer à ce que des hommes et des femmes de bonne volonté puissent s'asseoir, même virtuellement, autour d'une même table et y déposer les rêves des hommes de notre temps ? Et si le pape appelait ceux qui gouvernent, à travers les pages de ce livre, à ne pas se cramponner à ce qui est acquis, mais à oser s'ouvrir à l'inattendu de ce qui jaillit du cœur de leurs frères ?

Sur le chemin qui les menait de Jérusalem à Emmaüs, deux hommes se désespèrent, comme si le réel ne pouvait être autrement que violent et meurtrier, comme si les rêves n'accouchaient finalement que de mort. Les voici rejoints par Celui dont ils n'osent plus rêver, tant on a cherché à les convaincre qu'Il n'était rien. Il les enseigne et scelle sa présence en leur partageant le pain. Ainsi donc le rêve n'est pas le contraire du réel, il peut en être la condition ! S'il rencontre le Christ, l'homme réalise avec reconnaissance que ses aspirations, ses désirs, ses rêves profonds sont d'un coup rendus possibles. Peuple au milieu des peuples, prophètes parmi les nations, les baptisés sont aujourd'hui appelés à porter cette bonne nouvelle que les rêves des femmes et des hommes ne sont pas étrangers au désir de Dieu. Alors que des voix fatiguées, et fatigantes, appellent à reconstruire à l'identique un monde sans avenir, laissons-nous enseigner par les paroles qui viennent parfois du lointain, au-delà des centres-villes et des agoras cossues. Elles disent, ces paroles, l'urgence d'oser penser à neuf. Et si

Préface

les baptisés reprennent ces mots en les accordant à l'Amour qu'est Dieu, alors tout devient possible. Car un grand rêve porté par un grand amour se réalise toujours. Tant il est vrai que la seule révolution possible pour que vivent chaque homme, chaque femme, est celle initiée par l'Amour. Tant il est vrai aussi que la part que nos sociétés laisseront à tous ceux qui mettent leur Espérance au-delà du visible en dira beaucoup sur leur propre désir de vivre et leur foi en elles-mêmes.

Mgr Benoist de Sinety
Vicaire général de l'archidiocèse de Paris

Prologue

JE CROIS QUE LES TEMPS que nous vivons sont décisifs. Je pense à ce que Jésus dit à Pierre dans l'Évangile de Luc 22, 31 : que le diable veut qu'il soit « passé au crible comme le blé ». Entrer en crise, c'est passer au crible. Tes concepts, tes façons de penser sont bouleversés ; tes priorités et ton mode de vie sont remis en question. Tu franchis un seuil, par choix ou par nécessité, car certaines crises, comme celle que nous traversons, sont inévitables.

La question est de savoir si tu vas sortir de cette crise et si oui, comment. On ne sort jamais indemne d'une crise ; c'est une règle fondamentale. Si tu t'en sors, tu en ressorts meilleur ou pire, mais jamais comme avant.

Nous vivons une période de tribulations. La Bible parle de « passer par le feu » pour décrire de tels moments, comme un four qui met l'ouvrage du potier à l'épreuve (Ben Sira le Sage 27, 5). Le fait est que nous sommes tous mis à l'épreuve dans la vie. C'est ainsi que nous grandissons.

Un temps pour changer

Au cours des épreuves de la vie se révèle ton propre cœur : combien il est solide, combien il est miséricordieux ; combien il est grand ou petit. Les temps ordinaires sont comme les situations sociales formelles : tu n'as jamais à te révéler véritablement. Tu souris, tu dis ce qu'il faut dire, et tu t'en sors indemne, sans jamais avoir à montrer qui tu es vraiment. Mais quand tu es mis à l'épreuve, c'est le contraire. Tu dois choisir. Et en faisant ton choix, tu révèles ton cœur.

Pense à ce qui se passe dans l'Histoire. Quand les gens ont le cœur à l'épreuve, ils prennent conscience de ce qui leur a permis de tenir. Ils ressentent aussi la présence du Seigneur, qui est fidèle et répond au cri de Son peuple. La rencontre qui s'ensuit permet l'ouverture d'un nouvel avenir.

Pense à ce que nous avons vu pendant cette crise de la Covid-19. Tous ces martyrs : des hommes et des femmes qui ont donné leur vie au service des plus démunis. Pense aux personnels de santé, aux médecins, infirmiers et autres soignants, ainsi qu'aux aumôniers et tous ceux qui ont choisi d'accompagner les autres dans leur souffrance. Ils ont cherché, en prenant les précautions nécessaires, à offrir aux autres soutien et consolation. Ils ont été les témoins de la proximité et de la tendresse. Beaucoup sont morts tragiquement. Pour honorer leur témoignage, et la souffrance de tant de personnes, il nous faut construire demain en suivant les voies qu'ils ont éclairées pour nous.

Prologue

Mais – et je le dis avec douleur et honte – pensons aussi aux usuriers, aux prêteurs sur gages qui sont apparus aux portes de personnes désespérées. S'ils ont tendu la main, c'est pour offrir des prêts impossibles à rembourser, et qui finissent par endetter à vie ceux qui les contractent. Ces prêteurs spéculent sur la souffrance des autres.

Dans les moments de crise, il y a du bon et du mauvais : les gens se révèlent tels qu'ils sont. Certains se dépensent au service de ceux qui sont dans le besoin, et certains s'enrichissent sur la misère des gens. Certains partent à la rencontre des autres – de façon nouvelle et créative, sans quitter leur maison – tandis que d'autres se retranchent derrière leurs armures. C'est la vérité de nos cœurs qui est dévoilée.

Il n'y a pas que les individus qui sont éprouvés, mais des peuples entiers. Pense aux gouvernements qui, dans la pandémie, doivent faire des choix. Qu'est-ce qui compte le plus : prendre soin des personnes ou maintenir le système économique en marche ? Est-ce qu'on s'occupe des personnes ou est-ce qu'on les sacrifie sur l'autel de la finance ? Est-ce qu'on met la mécanique de la productivité en attente, en sachant que les gens souffriront, mais que des vies seront sauvées ? Dans certains cas, les gouvernements ont essayé de protéger en premier lieu les intérêts économiques, peut-être parce qu'ils ne comprenaient pas l'ampleur de la maladie, ou parce qu'ils manquaient de ressources.

Un temps pour changer

Ces gouvernements ont marchandé l'avenir de leur peuple. En prenant de telles décisions, leurs priorités sont questionnées et leurs valeurs dévoilées.

Dans une crise, il y a toujours la tentation de battre en retraite. Bien sûr, il y a des moments où nous devons nous retirer pour des raisons tactiques – comme le dit la Bible : « À tes tentes, Israël ! » (1 Rois 12, 16) – mais dans certaines situations de la vie il n'est ni juste ni humain de le faire. Jésus l'explique clairement dans sa célèbre parabole du Bon Samaritain. Lorsque le lévite et le prêtre se détournent de l'homme en sang battu par les voleurs, ils opèrent une retraite « fonctionnelle », par là je veux dire qu'ils essaient de préserver leur propre place – leur rôle, leur statu quo – face à une crise qui les met à l'épreuve.

Dans une crise, notre fonctionnalisme est ébranlé, et il nous faut revoir et modifier nos rôles, nos habitudes afin d'en sortir meilleurs. De tels instants exigent toujours que tout notre être soit présent ; on ne peut pas reculer, revenir aux anciennes habitudes ni aux anciennes postures. Pense au Samaritain : il s'arrête, approche, agit, entre dans le monde de l'homme blessé, se jette dans la situation, dans la souffrance de l'autre, et crée ainsi un avenir nouveau.

Agir en Samaritain, dans une crise, c'est me laisser atteindre par ce que je vois, en sachant que la souffrance me transformera. Nous, les chrétiens, nous appelons cela *prendre la Croix et l'êtreindre*.

Prologue

Étreindre la Croix, confiants dans la vie nouvelle qui vient, nous donne le courage de cesser les lamentations, pour pouvoir sortir et nous mettre au service des autres ; et ainsi, nous permettrons le seul changement possible, celui qui ne naîtra que de la compassion et du service.

Certains répondent à la souffrance amenée par une crise par un haussement d'épaules. Ils disent : « Dieu a fait le monde comme ça, c'est comme ça. » Mais une telle réponse interprète à tort la création de Dieu comme statique, alors qu'il s'agit d'un processus dynamique. Le monde est en continuelle création. Paul dans l'Épître aux Romains (8, 22) dit que la Création gémit dès la naissance. Sans cesse, Dieu veut faire advenir le monde avec nous, ses collaborateurs. Il nous a invités à le rejoindre depuis le tout début, en temps de paix comme en temps de crise – à tout moment. Ce n'est pas un cadeau tout emballé qu'on nous aurait remis en disant : « Tiens, prends le monde. »

Dans le récit de la Genèse, Dieu ordonne à Adam et Ève d'être féconds. L'humanité a la mission de changer, de construire, de maîtriser la Création, dans le sens positif de créer à partir d'elle et avec elle. Ainsi, ce qui est à venir ne dépend pas d'un mécanisme invisible, d'une destinée dans laquelle l'humanité demeure passive, spectatrice. Non : nous sommes acteurs, nous sommes – si je puis m'exprimer ainsi – des co-créateurs. Quand le Seigneur nous a dit d'aller de l'avant et de nous

Un temps pour changer

multiplier, de maîtriser la terre, il voulait dire : soyez les créateurs de votre avenir.

De cette crise, nous pouvons sortir meilleurs ou pires. Nous pouvons régresser, ou bien nous pouvons créer quelque chose de nouveau. Pour l'instant, ce qu'il nous faut, c'est l'opportunité de changer, de laisser un espace à la nouveauté dont nous avons besoin. C'est comme ce que Dieu dit à Isaïe : « Viens, parlons de tout cela. » (Isaïe 1, 18) Si tu es prêt à écouter, nous aurons un grand avenir. Mais si tu refuses d'écouter, tu seras dévoré par l'épée.

Il y a tant d'épées qui menacent de nous dévorer.

La crise de la Covid peut sembler unique car elle touche la majeure partie de l'humanité. Mais elle n'est unique que dans la mesure où elle est visible. Il y a mille autres crises tout aussi terribles, mais juste assez éloignées de nous pour que certains d'entre nous puissions faire comme si elles n'existaient pas. Pense par exemple aux guerres disséminées un peu partout dans le monde, à la production et au commerce d'armes, aux centaines de milliers de réfugiés qui fuient la pauvreté, la faim et le manque d'opportunités ; au changement climatique. Ces tragédies peuvent nous sembler lointaines, comme des nouvelles quotidiennes qui, malheureusement, ne nous incitent pas à modifier nos programmes et nos priorités. Mais comme la Covid, elles touchent l'humanité entière.

Prologue

Regarde les chiffres : ce que les nations dépensent en armes te glacera le sang. Ensuite, compare ces chiffres avec les statistiques de l'Unicef sur le nombre d'enfants déscolarisés et qui se couchent le ventre vide, et là tu comprendras qui paie le prix de ces armes. Au cours des quatre premiers mois de cette année, 3,7 millions de personnes sont mortes de faim. Et combien sont mortes de la guerre ? Les dépenses d'armement détruisent l'humanité. C'est un coronavirus très grave, mais comme ses victimes demeurent cachées, on n'en parle pas.

Pour certains, la destruction de la nature est également difficile à voir. Nous pensions qu'elle ne nous touchait pas, parce qu'elle se produisait ailleurs. Mais soudain, nous la voyons, nous la comprenons : un bateau traverse le pôle Nord pour la première fois, et nous nous rendons compte que les inondations et les feux de forêt au loin font partie de cette même crise qui nous concerne tous.

Regarde-nous maintenant : nous mettons des masques pour nous protéger et protéger les autres d'un virus que nous ne pouvons pas voir. Mais qu'en est-il de tous ces autres virus invisibles dont nous devons nous protéger ? Comment nous comporterons-nous contre les pandémies cachées de ce monde, les pandémies de la faim, de la violence et du changement climatique ?

Si nous voulons sortir de cette crise moins égoïstes que nous n'y sommes entrés, nous devons nous laisser toucher par la douleur des autres. Il y

Un temps pour changer

a une phrase dans le poème *Patmos* de Friedrich Hölderlin qui me touche, à propos du fait que le danger dans une crise n'est jamais absolu : il y a toujours une porte de sortie. « Mais là où est le danger / croît aussi ce qui sauve¹. » C'est le génie de l'histoire humaine : il y a toujours un moyen d'échapper à la destruction. Là où l'humanité doit agir, c'est précisément là, dans la menace elle-même ; c'est là que la porte s'ouvre. Cette phrase de Hölderlin m'a accompagné à différents moments de ma vie.

C'est un moment pour rêver en grand, pour repenser nos priorités – ce à quoi nous tenons, ce que nous voulons, ce à quoi nous aspirons – et s'engager à agir dans notre vie quotidienne sur ce dont nous avons rêvé. Ce que j'entends en ce moment est semblable à ce qu'Isaïe (1, 18) entend Dieu dire à travers lui. « Viens, parlons de tout cela. » Osons rêver.

Dieu nous demande d'oser créer quelque chose de nouveau. Nous ne pouvons pas revenir aux fausses sécurités de l'organisation politique et économique d'avant la crise. Nous avons besoin de systèmes économiques qui donnent à tous accès aux fruits de la Création, aux besoins fondamentaux de la vie : à la terre, à un toit et à un travail. Nous avons besoin d'une politique qui puisse intégrer les pauvres, les exclus et les plus vulnérables et dialoguer avec eux ; qui permette aux peuples d'avoir leur mot à dire dans les décisions qui

Prologue

concernent leur vie. Nous devons ralentir, faire le point et concevoir de meilleures façons de vivre ensemble sur cette terre.

C'est une tâche qui nous incombe, à nous tous, à laquelle chacun d'entre nous a été convié. Mais c'est surtout un moment pour l'impatience du cœur, cette saine impatience qui nous pousse à l'action. Aujourd'hui plus que jamais, ce qui est révélé, c'est l'erreur de faire de l'individualisme le principe d'organisation de la société. Quel principe nouveau sera le nôtre ?

Il faut un mouvement populaire conscient que nous avons besoin les uns des autres, que nous sommes à la fois responsables les uns des autres et envers le monde. Nous devons proclamer qu'être généreux, avoir la foi et travailler au bien commun sont de magnifiques objectifs de vie qui nécessitent courage et vigueur, que la superficialité désinvolte et la dérision systématique de la morale ne nous ont fait aucun bien. Les temps modernes, qui ont développé la liberté et l'égalité avec tant de pugnacité, doivent maintenant se concentrer sur la fraternité avec le même dynamisme et la même ténacité, pour faire face aux défis qui nous attendent. La fraternité permettra à la liberté et à l'égalité de prendre leur juste place dans l'orchestre.

Des millions de personnes se sont demandé, et ont demandé aux autres, où elles pourraient trouver Dieu dans cette crise. Ce qui me vient à l'esprit, c'est le débordement. Je pense à de grands

Un temps pour changer

fleuves qui gonflent doucement, si lentement que tu le remarques à peine, mais vient le moment où ils éclatent et se déversent. Dans notre société, la miséricorde de Dieu se manifeste dans ces « moments de débordement » : elle éclate, brise les codes traditionnels qui ont empêché tant de personnes d'avoir ce qu'elles méritent, bouleverse nos rôles et nos pensées. Ce débordement est à trouver dans la souffrance révélée par la crise, et dans les moyens si créatifs avec lesquels tant de gens ont cherché à y répondre.

Je vois un débordement de miséricorde se déverser parmi nous. Les cœurs ont été mis à l'épreuve. La crise a suscité chez certains un courage nouveau et une compassion nouvelle. D'autres ont été passés au crible et ont réagi avec le désir de réimaginer notre monde ; d'autres encore sont venus en aide à ceux qui étaient dans le besoin avec des moyens concrets, susceptibles de transfigurer la souffrance de leurs voisins.

L'idée que nous pourrions sortir meilleurs de cette crise me remplit d'espérance. Mais il nous faut voir clair, bien choisir et agir correctement.

Voyons comment. Laissons les paroles de Dieu à Isaïe nous parler : « Viens, parlons-en. » Osons rêver.